

TERESA RITA LOPES

ESSE TAL ALGUÉM
UN CERTAIN UNTEL

Théâtre



COLLECTION
BILINGUE

Éditions Lusophone



Teresa Rita Lopes

ESSE TAL ALGUÉM
UN CERTAIN UNTEL

Traduction du portugais de
Claude Demarigny & Ana Knight

Éditions *Lusophone*

Avec le concours de

l'Institut Portugais du Livre
et des Bibliothèques



INSTITUTO PORTUGUÊS DO
LIVRO E DAS BIBLIOTECAS

et de

l'Institut Camões



INSTITUTO
CAMÕES

Photographie : Maria José Palla

Conception graphique :
David Laranjeira
laranja@free.fr

© Éditions Lusophone 2004
ISBN - 2-908588-18-8

TERESA RITA LOPES

Teresa Rita Lopes a dû s'exiler à Paris, très jeune, en novembre 1963, fuyant la police politique de Salazar. Elle y a vécu pendant treize ans. Sous la direction de René Etiemble, elle a préparé et soutenu une thèse de Doctorat en Littératures Comparées, sur Pessoa et le théâtre symboliste de langue française à la Sorbonne, où elle a également enseigné la littérature portugaise. Aujourd'hui, elle est professeur de Littératures Comparées à L'Université Nouvelle de Lisbonne où elle dirige un groupe de chercheurs qui s'applique, depuis 1988, à fouiller la célèbre "malle" de Pessoa, pour identifier ses 27 354 documents, les déchiffrer et, ensuite, reconstituer les ensembles dont ils ont été aliénés. (Pessoa écrivait, de façon le plus souvent presque illisible, sur des feuilles volantes, mélangées, après sa mort, par des manipulations diverses.) Ce groupe a déjà publié plus d'une vingtaine d'ouvrages.

Bien que plus d'une dizaine de ses pièces ait été jouée, au Portugal et à l'étranger (France, Belgique, Italie, Allemagne, Roumanie), elle n'en a publié que sept: *Três Fósforos*; *Sopinhas de Mel*; *Rimance da Mal Maridada*; *Andando, andando*; *Esse tal Alguém*; *As Barbas de Sua Senhoria*; *A Asa e a Casa*.

Rimance da Mal Maridada a été choisie pour la sélection finale du Concours International European Drame Award, 1994, et jouée cette même année non seulement au Portugal mais aussi à Bonn, Munich et Rome.

Elle a fait le plan de l'exposition sur Pessoa,
« Pessoa, poète pluriel », présentée au Centre
Georges Pompidou, à Paris, en 1985.

Elle a reçu plusieurs prix littéraires :
pour ses pièces de théâtre et pour ses poèmes,
ainsi que pour ses essais non seulement sur Pessoa
mais aussi sur l'écrivain portugais Miguel Torga.

Extraits de quelques critiques dont *F. Pessoa et le
Théâtre de l'Être* a été l'objet :

*« Teresa Rita Lopes donne de son génie une représen-
tation de textes confrontés et mis en situation :
il prouve que toute une lumière n'est pas faite sur
Pessoa et qu'un hétéronyme peut en cacher un autre,
plus petit. »*

Alain Bosquet, *Magazine Littéraire* n°211,
Juillet – Août 1985.

*« "Ce que je suis essentiellement (...) c'est un dra-
maturge" disait encore Pessoa. Teresa Rita Lopes
lui donne raison, qui, en rassemblant dans son admirable
Théâtre de l'Être l'essentiel de l'oeuvre du poète,
effectue une confrontation entre Pessoa
et ses hétéronymes qui vaut la plus subtile des exégèses. »*

Hector Bianciotti, *Le Nouvel Observateur*, 11/06/1985.

*«Ce beau et gros ouvrage indique un des itinéraires
possibles et le lecteur français s'y perdra avec surprise
et bonheur.»*

Pierre Rivas, *La Quinzaine Littéraire*, 31/5/1985.

ESSE TAL ALGUÉM

UN CERTAIN UNTEL

MODE D'EMPLOI

Au départ, c'était une paire : LUI et ELLE. Les différents rôles féminins et masculins pourront être tous tenus par deux acteurs, un homme et une femme. Mais si le metteur en scène préfère, il est libre de dédoubler chaque LUI et chaque ELLE en autant d'uns et unes. (Chaque être est toujours, finalement, une inflorescence d'êtres...)

Sur un autre plan du plateau, en deçà du rideau – ou en dehors du plateau – devront fonctionner les deux SEMI-CHŒURS, l'un masculin et l'autre féminin, parallèlement. Leurs tuniques et leur comportement doivent renvoyer à la tragédie grecque.

La présence de chacun des deux semi-chœurs doit s'affirmer distinctement, malgré leur complémentarité : les tirades des hommes sont plus discursives, voire sentencieuses par moment. Celles des femmes plus lyriques et les solos y prédominent. Le metteur en scène décidera de la répartition des couplets en solo ou en chœur.

Chaque scène de cette proposition de spectacle a une vie propre. Cet ensemble de scènes peut, de ce fait, être distribué et représenté différemment – quoique l'enchaînement proposé prétende à un dynamisme déterminé. On admet, toutefois, que le metteur en scène puisse tenter de créer une dynamique différente.

De même, les intermèdes ont une certaine indépendance et peuvent être, de ce fait, manipulés de la même façon – quoique, tels qu'ils sont présentés, ils fonctionnent comme commentaires aux scènes qui les précèdent. Toute cette mise en scène peut être mentale. C'est dans l'imaginaire qu'est le but final.

LES PERSONNAGES

LUI OU EUX

Un personnage ou des personnages masculins

ELLE OU ELLES

Un personnage ou des personnages féminins

SEMI-CHŒUR 1 - FÉMININ

Comme dans les tragédies grecques, il fonctionnera en parallèle avec le SEMI-CHŒUR 2. Le metteur en scène décidera de ce qui sera dit en chœur ou en solo.

SEMI-CHŒUR 2 - MASCULIN

Même fonctionnement que le précédent.

SCÈNE 1

Un marionnettiste prépare ses marionnettes à fil pour le spectacle de foire qui va suivre. Ce sont deux poupées, une ELLE et un LUI que l'homme va mettre en place dans le castelet où il va les montrer. L'homme ajuste les fils sur ses doigts et se dissimule derrière le rideau qui le cache du public. On entend les trois coups : quand le rideau du castelet s'ouvre, doucement, le rideau de scène se ferme. Le public devra s'apercevoir de ce parallélisme.

Noir

INTERMÈDE 1

SEMI-CHŒUR 1

Je suis allée en mer
cueillir des oranges
des fruits que la mer
n'a jamais donnés
n'a jamais donnés
n'a jamais donnés.

Et avec la même inquiétude,
je demande aux arbres des fruits de mer
et dans les flots, je cherche des oranges.

Pourquoi ?
Pour quoi faut-il que ma voix
se raconte
inlassablement
et qu'elle chante, parfois ?

A qui dis-je tu ?
Qui es « tu », ce tu à qui je parle ?
Que j'attends ?
Dont je rêve ?
Qui es-tu
toi qui m'oblige à rêver de toi ?

Est-ce possible
que moi aussi je sois ton rêve ?
Je veux te voir ! Montre-toi ! Toi qui me rêves
s'il est vrai que tu me rêves,
réveille-toi !

Parfois je suis
 si lasse de toi que je t'entends ronfler
 comme un vieux mari.
 Alors j'ai envie de te secouer
 pour que tu te réveilles et me laisses dormir !
 Le pire c'est que, si je suis ton rêve, et que tu te réveilles,
 je meurs ! Je cesse d'exister !

Non !
 Je ne veux pas encore mourir !
 J'ai tant de choses à faire !
 Tant de robes à étrenner !
 Et tant d'amours à vivre !

Ne te réveille pas, pour l'amour de Dieu !
 Pour l'amour de Toi.
 Ne te réveille pas ! Rêve-moi encore un petit peu !
 Amuse-toi encore un peu avec moi !
 Ne me laisse pas mourir !
 Je vais chanter une chanson pour bercer ton sommeil !
Elle chante à nouveau les vers du début

SEMI-CHŒUR 2

Je ne sais quel dieu absurde nous manipule ainsi
 comme des marionnettes à fil.
 Le pire c'est qu'il nous a condamnés à l'aimer aveuglement
 à travers les éphémères partenaires qu'il place sur notre chemin.
 L'amour serait-il un jeu d'enfant ?
 Toute la vie serait-elle un jeu d'enfant ?
 Qui nous pousse à aimer, à souffrir, à mourir
 comme si on jouait ?
 De qui sommes-nous les jouets ?
 Vaudrait-il mieux ne pas savoir ?
 Ne pas penser ?
 Il le faut !
 Jouons à la vie !

SCÈNE 2

En scène quand le rideau s'ouvre, les deux acteurs peuvent faire comme s'ils étaient deux marionnettes cherchant leur position et leur équilibre au bout des fils. Un faisceau lumineux, sur un air de musique, se concentre sur LUI : il se met à bouger et va s'allonger sur une chaise longue, au centre de la scène. Elle, elle reste pendant ce temps-là dans l'obscurité, jusqu'au moment où elle sera appelée à intervenir : soit dans cette scène pour tenir tous les rôles féminins, si le metteur en scène l'entend ainsi, soit dans les autres scènes où elle tient le rôle principal.

Un homme comme les autres est allongé sur un divan qui doit faire penser à celui du psychanalyste. Il reste ainsi un long moment, jusqu'à ce que le silence devienne pesant. Alors il se redresse dans un sursaut, et le divan se transforme en fauteuil, celui du coiffeur sur lequel l'homme s'installe.

LUI

Tout a commencé ce jour là sur le fauteuil du coiffeur. Tout à coup, j'ai vu la femme de ma vie ! J'ai fait un tel bond sur mon fauteuil que le coiffeur a pris peur : « Quelle bête vous a piqué ? Regardez, pour un peu, je vous coupais la gorge. » J'ai dissimulé : - « Ah ! C'était une crampe. » Et j'ai repris mon calme, en la regardant. Oui, parce que je n'ai pas couru dans la rue, le visage plein de savon, après une femme que j'aurais soudain vu passer. Non. Rien de tout cela : elle était vraiment là, devant moi, presque nue, des yeux bleus très clairs, en amande, de longues jambes, bronzées, des lèvres pulpeuses, comme des petits oiseaux, et la poitrine généreuse, qui rimait avec ses lèvres savoureuses... C'était la fille du calendrier !

Il sanglote

Pardon ! Pardon ! Quand je m'émeus trop, je me mets à tout dire en vers. Et si je me retiens, je finis comme ça, en sanglots... Pardon, ça va passer. Je n'ai qu'à laisser libre cours à mon inspiration. Mais je ne peux quand même pas me

mettre à faire des vers comme ça, à voix haute, devant tout le monde ! Si je faisais ça au bureau, mon patron me mettrait tout de suite à la porte : il penserait que je suis devenu cinglé ! Ça va passer, ça n'a pas d'importance. Ça passe déjà. Ce qui ne passait pas ce jour là, c'était l'émerveillement dans lequel je me suis trouvé après l'avoir découverte, sur le mur. Je me sentais foudroyé par ces beaux yeux d'azur !

« Voilà. Ça y est ! », m'a dit le coiffeur en m'éjectant du fauteuil avec sa serviette comme si j'étais une mouche à merde. Je me suis levé, - que faire d'autre ? - et je m'éternisais à chercher de l'argent dans ma poche, les yeux fixés sur elle... Mais, d'un coup, je me suis rassis et j'ai dit : - « Les cheveux ! »

- Comment, les cheveux, je vous les ai déjà coupés la semaine dernière !

- Plus court, encore plus court !

Le coiffeur a reposé sa serviette et a empoigné ses ciseaux.

J'ai demandé, d'un air distrait : « Quel beau calendrier ! Où est-ce que vous l'avez acheté ? »

- Je ne l'ai pas acheté, on me l'a donné.

- Quand ?

- Il est là depuis le début de l'année... C'est mon beau-frère, l'émigré, qui me l'a rapporté de France.

- Je viens juste de la remarquer... Elle est pas mal, la petite !... Elle a de ces yeux...

- Écoutez. A mon avis, elle a d'autres choses qui sont encore mieux...

- Vous savez comment elle s'appelle ?

- Qu'est ce que j'en sais... on dirait qu'elle parle mais elle ne dit jamais rien...

Et même si elle parlait, j'y comprendrais rien : elle doit parler « françaààààis » ...

C'est alors qu'elle m'a souri et m'a murmuré à l'oreille « Silvia ! ». J'ai encore fait un bond sur mon fauteuil et le coiffeur a encore pris peur : - Eh ! Mon petit monsieur ! J'ai failli vous couper l'oreille, tâchez de vous calmer !

Je me suis calmé. Mais ça me faisait mal de la regarder : elle riait de tout son corps - de ces grands yeux, de ces petites lèvres, de ces petits seins... Même ses jambes riaient... Je n'arrivais pas à arracher mes yeux de ce petit nid qu'elle avait en haut de ses jambes nues, un triangle vert qui palpait avec ce qu'il y avait dedans... J'ai eu envie d'elle avec une telle violence que j'ai dû me cacher derrière mon journal. J'ai risqué un :

- Vous me vendez votre calendrier ?...

- Ah non ! C'est un cadeau.